

Quinzaine des réalisateurs. En droite ligne Nouvelle Vague, "**Dans Paris**" de Christophe Honoré est un manifeste de cinéma moderne.

Dans Paris de Christophe Honoré, avec Romain Duris, Louis Garrel, Joana Preiss, Guy Marchand, Marie-France Pisier. 1 h 30. Sortie en octobre.

A Cannes, **Dans Paris** n'est pas en compétition officielle. Honneur à la Quinzaine de l'avoir sélectionné. Déshonneur de la compétition officielle de ne pas l'avoir ni vu, ni connu, ni entendu. Pourtant, qui voudra avoir une idée de ce qu'est un film français moderne, incarné, aura tout intérêt à s'y ruer. Christophe Honoré, écrivain, de livres pour enfants et de romans, ancien critique (une passion pour Demy ou Truffaut), a déjà réalisé deux films graves (17 fois Cécile Cassard et Ma mère). **Dans Paris** a été écrit, produit, réalisé et monté en six mois. Cette célérité lui a visiblement permis de s'affranchir. Pourtant, les références sont là, et non des moindres : la Nouvelle Vague pour l'aspect Bande à part de Godard d'un film tourné en bande, à part, en appart', **dans Paris**. Mais aussi le patrimoine de ce qu'il était convenu d'appeler, au mitan des années 60, le "jeune cinéma" (Eustache surtout, ou encore Iosselliani). Et Jacques Demy, for ever and ever. Mais ce qui est à l'oeuvre ici est plutôt un art du prélèvement amoureux que de la citation contrite.

Camouflage.

Deux frères, Paul (Romain Duris) et Jonathan (Louis Garrel), en campement dans l'appartement de leur père (Guy Marchand), quelques jours avant Noël 2005. Paul ne va pas très bien, c'est son frère qui nous l'apprend par une apostrophe à la caméra. Ce clin d'oeil appuyé pourrait passer pour une ruse de scénariste. Or, pas du tout. Car Jonathan, à moins qu'il ne s'agisse de Louis Garrel en personne, nous prévient que, faute d'être le héros de cette histoire, il en sera le narrateur. Cet avertissement ne saura suivi d'aucun effet. Car, à sa façon, Jonathan est aussi un personnage, un héros. De même pour la répartition des rôles entre le préposé à la déconne (Jonathan) et le chevalier à la triste figure (Paul). Le premier geste du cinéaste est en effet d'inquiéter le cliché du contre-emploi. Si Duris est sombre, même au pire de ses crises, il lui arrive d'éclater de rire. Si Garrel est léger, c'est aussi à la façon d'un camouflage dans cette famille archi-décomposée où rôde le spectre d'une soeur suicidée.

Par ailleurs, si Paul stagne dans la dépression, c'est aussi parce qu'il vient de se séparer d'Anna (Joana Preiss, pour la première fois regardée davantage comme une actrice que comme une icône de la marge). Leur conjugalité, sans domicile fixe, est d'une crudité secouante : on dit ce qu'on a à se dire, sans ménagement, plutôt du côté d'un Marivaux sous acide que dans le registre des cris et braillements habituels. Mais, dans le même mouvement (montage systématique en faux raccords), ce sont les caresses qui pleuvent autant que les coups. Summum de cet amour-désamour, une chanson, un duo au téléphone entre Paul et sa petite amoureuse. Que ceux qui ne pleurent pas à cette scène arrêtent immédiatement de nous lire. Contactée au téléphone en direct de cet article, l'actrice a eu la gentillesse de nous chanter son refrain. A vous Joana : "Avant la haine, avant les coups, de sifflets ou de fouets, avant la peine et le dégoût, brisons là, dis-tu."

Merci Joana, reprenons. Si ce film est un bel échange, c'est parce que sa fratrie s'étend bien au-delà d'une histoire de frères amoureux. A leur façon, toutes les filles du film sont invitées à disposer de leurs désirs et, de fait, elles en profitent, aussi bien pour exiger le sexe tout de suite que des explications sur les raisons et déraisons de l'amour. Au saut du lit et devant la douche, Anna exprime ainsi trois raisons de se laver de l'amour. La raison "parce que je pue ?" est du genre radicale et laisse penser qu'Honoré a définitivement choisi de filmer les filles comme des garçons, et les garçons comme des filles. L'échange est échangé. Et ce rappel à l'ordre des femmes n'est pas le moindre charme du film.

En robe de chambre.

Dans ce rôle, Marie-France Pisier (la mère), à qui il faut exactement deux secondes pour allumer la

libido du spectateur, quel que soit son sexe. Là encore, voici une citation vivante, une légende de la Nouvelle Vague, mais surtout une femme et une actrice de premier ordre. Quand à son vieil ex-mari italien, Guy Marchand, dans un rôle en robe de chambre, il est tout simplement parfait. Dans **Dans Paris**, comme une échappée belle, la traversée de la ville est effectuée du Trocadéro au Bon Marché par un Louis Garrel qui prétend battre un record de vitesse (à la façon de la mémorable visite du Louvre en moins de dix minutes dans *Bande à part*). Mais sur son chemin, le marcheur pressé va être retardé par trois fois, comme pour trois clips de l'amour fou en Doisnel ressuscité.

Sur le fond, enfin, l'émotion nous guette à chaque coin de plan, mais l'épanchement n'est pas le genre de la maison. Notamment dans une scène crépusculaire sur canapé, où une jeune fille prétendant soulager, sinon guérir, Paul de sa tristesse, s'entend opposer que la tristesse, "c'est comme la couleur des yeux, on l'a à la naissance, on ne peut rien y changer". A deux reprises, **Dans Paris** met en scène la Seine où, l'un après l'autre, les frangins se jettent. Ce n'est pas une métaphore mais, tout à la fois, l'économie du film et sa morale. Il faut se foutre à l'eau, se mouiller.

Le Point, 28 septembre 2006 - François-Guillaume Lorrain

Le premier quart d'heure est insupportable : les amours malheureuses de Duris sont une caricature de tout ce que le jeune cinéma français bobo, maniéré, héritier ridicule de la Nouvelle Vague, se croit obligé de nous infliger. Deux amants hystériques qui se déchirent dans une chambre : on a failli partir. Et puis Louis Garrel déboule, en petit frère primesautier, séducteur et inconséquent d'un Duris coincé au fond de son lit pour cause de dépression carabinée. C'est au tour ensuite de Guy Marchand, papa poule un peu beau et maladroit, de faire son numéro. Tandis que Garrel, héritier pas ridicule du tout d'Antoine Doinel, drague à mort dans les rues de Paris pour redonner à son frère le goût de la vie, on commence à aimer ce trio brinquebalant pour sa complicité, son humour, sa tendresse. Il semblerait qu'Honoré, après « 37 fois Cécile Cassard » et « Ma mère », ait révisé à la baisse ses prétentions démesurées. Grand bien lui a pris. La simplicité et la sincérité sont deux vertus hélas trop rares dans le cinéma français. En les troquant contre la pose, il signe là son premier film convaincant.

Télérama, 4 octobre 2006 - Louis Gichard

Chambre avec vie

Parsemé de clins d'oeil à la Nouvelle Vague, un drôle de mélo familial qui dégage un charme tonique.

Au milieu du film, Paul, alias Romain Duris, cloué au lit par une dépression, remet la main sur un vieux 45-tours des années 80, Cambodia, de Kim Wilde, et l'écoute en entier, en chantonnant par-dessus. La petite machine à remonter le temps est d'autant plus performante, à l'écran et dans la salle, que ce tube a été très peu entendu depuis. Au trentenaire Paul la bande-son de sa préadolescence procure sans doute un surcroît de mélancolie, mais en même temps s'opère aussi chez lui, visiblement, un frémissement. Cette chanson autrefois aimée, c'est un état, une émotion retrouvés, un peu de l'exaltation d'hier réinjectée dans le présent, peut-être la clé d'une guérison prochaine. Plus tard, le même phénomène se produira avec un livre illustré pour enfants (le fameux Loulou et Tom), traînant lui aussi près du lit.

Dans Paris, troisième film de Christophe Honoré, réussit exactement cela : mobiliser le passé, les souvenirs et les références tout en dégageant une grande vitalité. On y retrouve à chaque coin de chambre ou de rue les échos très repérables d'auteurs tutélaires (Truffaut, Demy, Eustache), mais quelque chose d'organique anime les citations. Ce n'est pas du cinéma « à la manière de », c'est une façon assez nouvelle et tonique de gérer l'héritage. Même s'il nous ouvre une sorte de musée subliminal, Christophe Honoré fait circuler l'air vif de la fiction au présent.

Prenez Marie-France Pisier et Guy Marchand, qui jouent le rôle des parents séparés. Ils trimbalent l'un et l'autre sur le visage et le corps leur CV de vedettes des années 70, ce temps où Christophe Honoré les regardait sans doute le dimanche soir à la télé. Le réalisateur les a choisis pour ça. Néanmoins ils sont avec une évidence épidermique ces divorcés pleins d'acrimonie, d'exaspération et de tendresse l'un envers l'autre. Lui est parfait en papa poule sur le tard (tablier et robe de chambre), complètement dépassé par la prostration de son grand fils, elle est savoureuse en Parisienne pur jus, recasée et un peu vulgaire.

L'heure est grave : Paul semble au bord du suicide, après l'assèchement d'une passion vécue à l'autre bout de la France. Il s'est échoué dans l'appartement paternel à la veille de Noël, période sévèrement cafardeuse pour quiconque a dépassé l'âge de raison. Et l'ombre d'une sœur morte à 17 ans rôde. Toute cette sinistrose permet à Romain Duris de dévoiler une profondeur hâve et immobile qu'on ne lui a jamais connue, c'est son plus beau rôle. Elle donne aussi à Louis Garrel (en cadet étudiant ultra dilettante) la charge de renverser la vapeur à lui tout seul. Au saut du lit, il s'élance dans Paris pour divertir son frère au téléphone, le faire s'amuser par procuration. Il va mettre les bouchées doubles, multiplier les conquêtes entre le Trocadéro et les vitrines du Bon Marché, jouer pour deux pendant les vingt-quatre heures du récit.

Louis Garrel en feu follet Nouvelle Vague, en mini-Jean-Pierre Léaud, ce n'est pas qu'une belle vignette ambulante : c'est un garçon à qui l'une de ses ex, croisée près des Invalides, reproche d'être sale comme un porc, de « sentir toujours la sueur et la pisse ». Voilà comment Christophe Honoré casse la joliesse maniériste qui plombait ça et là *Dix-sept Fois Cécile Cassard* et *Ma mère*, ses deux précédents films. Ici, les dialogues littéraires trempent dans la trivialité, les personnages ne cessent de se remettre en place les uns les autres.

Cette électricité, réponse psychique à celle des sapins et des éclairages de Noël, contribue, comme les pitreries du petit frère, à réchauffer l'ambiance inaugurale de deuil. **Dans Paris** reste pourtant entre deux eaux, dont celle de la Seine, qui donne des envies de plongeon. On ne peut rien contre la tristesse d'autrui, entend-on au passage. La plus belle séquence du film, un dialogue chanté au téléphone entre Paul et celle qu'il aimait, exalte l'indécision des sentiments, le « peut-être », le « on verra ». Pendant une heure et demie, on se laisse charmer, bluffer, émouvoir sans trop savoir ce que le film raconte ni où il va, et peut-être n'en sait-on pas beaucoup plus quand il prend fin. Mais, de l'élan qui l'anime et qu'il communique, on est tout à fait certain.

Le Monde, 4 octobre 2006 - Thomas Sentinel

"Dans Paris" : la balade de Paul et Jonathan

Jeune (37 ans) cinéaste français, auteur de deux films d'un abord plutôt difficile (*17 fois Cécile Cassard* en 2002 et *Ma mère* en 2003), Christophe Honoré prend, avec **Dans Paris**, un risque peu ordinaire chez les réalisateurs de son âge et de son obéissance : il cherche à plaire. Et cette audace s'avère payante. Comédie teintée d'âpreté, **Dans Paris** séduit.

D'abord grâce à un excellent tour de passe-passe, une espèce de jeu du bonneteau à deux acteurs. Christophe Honoré prend Romain Duris, garçon énergique, fougueux, souvent hyperactif (à l'écran en tout cas) et Louis Garrel, son cadet, qui en quelques films (*Les Innocents de Bertolucci*, *Les Amants réguliers*, de son père Philippe Garrel) a imposé une présence plutôt introvertie, sombre. On mélange les acteurs, on tire les rôles et, bingo, c'est Romain Duris qui se retrouve au trente-sixième dessous et Louis Garrel qui s'amuse comme un petit fou. Ici, ils s'appellent respectivement Paul et Jonathan, ils sont frères. C'est Louis Garrel, en une apostrophe déclamée face à l'écran, qui met la salle au parfum : Paul a quitté Paris il y a quelque temps, en compagnie d'Anna (Joanna Preiss) mais l'air de la campagne n'a pas réussi à leur couple. Pendant ce temps, Jonathan vit à Paris aux crochets et dans l'appartement de son père Mirko (Guy Marchand).

Après une dispute qui ressemble beaucoup à une rupture, Paul débarque dans l'appartement pour cultiver sa déprime suicidaire en famille. Jonathan lui oppose son inaltérable hédonisme. Un après-

midi, il quitte l'appartement familial, dans le 15^e arrondissement, pour les magasins du Bon Marché en pariant qu'il en reviendra très vite. Mais en chemin, il collectionne les conquêtes féminines pendant que Paul doit affronter la sollicitude de son père, bientôt rejoint par son ex-épouse (Marie-France Pisier, qui fait une apparition délicieuse de justesse et d'humour).

Dévoilement progressif.

Le film fait résonner la balade de Jonathan, qui ressemble par bien des côtés aux fantaisies amoureuses qu'inventait François Truffaut au temps de *Baisers volés* et le huis clos familial, qui permet le dévoilement progressif des blessures accumulées au fil des ans.

L'émulsion entre les deux éléments à un peu de mal à prendre, tant l'artifice est évident. Mais les acteurs sont assez sincères et brillants pour que le contraste entre le vagabondage poétique et la pesanteur réaliste de la famille produise une harmonie touchante.

Christophe Honoré met en scène avec une élégance sobre qui préserve aussi bien le comique que l'émotion. Scandé par de jolis plans de la Seine en hiver, **Dans Paris** réussit à la fois à évoquer la nostalgie d'un cinéma désormais ancien, qui va des 400 Coups à La Maman et la Putain sans jamais renoncer à sa modernité.

Libération, 4 octobre 2006 - Philippe Azouri

Bande appart

Mené par le duo d'acteurs Duris-Garrel, «**Dans Paris**» signe le retour en grâce de Christophe Honoré. Une évocation Nouvelle Vague séduisante et littéraire.

En mai, l'opinion cinéphile réunie en consortium à Cannes s'est réconciliée avec un cinéaste vivant. Ça n'était plus arrivé depuis des siècles. Cinq mois ont passé et, ce matin de septembre, à l'étage d'un café, quelque part dans Paris, on peut encore voir Christophe Honoré sourire d'étonnement à ce retournement soudain de situation. En même pas huit années, ce type de 36 ans, dont vingt-cinq passés en province (Bretagne), a endossé successivement les casquettes de critique insoumis (viré des *Cahiers du cinéma*), puis de jeune romancier lancé (*l'Infamille*, *la Douceur*) avant de devenir (avec *17 fois Cécile Cassard*) le bel espoir du cinéma français. En 2003, il gagna ses galons de paria total, en adaptant *Ma mère*, de Georges Bataille. Mais pour avoir osé mettre en regard l'expérience érotique de Bataille avec l'inculture de notre époque où toute chair est à consommer, il aura fâché intellos sourcilleux et érotomanes braqués. Le public cinéphile (composé pour beaucoup des deux catégories, ceci explique cela !) a suivi la mouvance : *Ma mère* a porté sa croix.

«Dans l'urgence». «Après *Ma mère*, j'ai eu un vrai découragement sur le cinéma. Le film avait été très violent à fabriquer, la sortie a été une bataille pire encore. J'ai pris du recul, écrit un livre (*le Livre pour enfants*, éditions de l'Olivier, ndlr), où j'insérerai un faux journal du tournage écrit après coup, à partir des feuilles de service quotidiennes. C'est là que je me suis aperçu à quel point le temps du plaisir avait quand même été très absent : le film était ambitieux, mais il n'y avait pas de temps, pas d'argent, pas de pellicule, des scènes de sexe à faire et un rapport à la star qui était imposant pour moi. Je rêvais de faire *Ma mère* dans l'urgence, l'hystérie presque, alors que tout me ralentissait. Je n'arrivais pas à répondre à mon désir de plan, à être synchrone avec. Dans *Paris* est né d'un désir de resynchroniser mon cinéma.»

A l'été 2005, Paolo Branco, son producteur, le pousse à tourner vite un nouveau film. Il reprend contact avec les deux acteurs qui interprétaient les personnages principaux de ses précédents opus, Romain Duris et Louis Garrel. Ils n'ont encore jamais joué ensemble, et sont tous les deux libres pour tourner début janvier. Le budget sera léger (1,5 million d'euros), et Honoré entreprend d'écrire très vite (une poignée de semaines) pour ses acteurs ainsi que pour Joana Preiss, qui avait déjà un

rôle dans *Ma mère*. Dans ce premier cercle de comédiens-partenaires, se dessine une idée spontanée de famille de cinéma, le film lui répondra, dessinant sa courbe autour d'un appartement parisien, repaire d'une famille tout à la fois dysfonctionnelle et unie comme les cinq doigts de la main, au point de ne plus ressembler qu'à ça : une tribu de Navajos névrosés, une fratrie aimante, un théâtre de poche avec son poète et son clown.

«Modernité». Paul (Romain Duris) est un jeune homme revenu se réfugier d'une peine de coeur chez son père et son frère. Il se cloître dans sa chambre, mais son mutisme honteux, avoué parlant de son échec, est aussi le coeur d'un ballet burlesque, fait des va-et-vient de son père (Guy Marchand, on avait juste oublié qu'il pouvait être grand), Italien exilé, divorcé prostré en robe de chambre devant les jeux débiles de la Rai, des apparitions disparitions de sa mère (Marie-France Pisier, atomique) et surtout des trépidations de son frère Jonathan (Louis Garrel), machine à trois vitesses, funambule imaginaire dans un Paris de vitrine de Noël, coeur d'artichaut en vadrouille, incarnation de la légèreté quand son aîné crève de gravité sous ses yeux.

«Les deux personnages sont bâtis sur un désir théorique selon lequel ils ne seraient pas sur la même vitesse. Romain et Louis ont deux vitesses d'acteur très distinctes. Ma monteuse, aux rushes, pensait que ça allait être compliqué, qu'on allait au-devant de gros problèmes de rythme. Pas du tout : ils se sont inventé une harmonie.» Le tournage commence aux premiers jours de janvier, et Honoré décide de ne pas engager de script : *«J'en suis au point de croire que plus tu prépares, plus après il y a un plan à tenir qui alourdit et t'empêche de partir libre, d'improviser.»* En février, il se lance, pour ce qui va devenir la première partie du film (où Paul se sépare d'Anna / Joana Preiss), dans une forme délibérément heurtée. *«Cette longue scène de ménage, d'entrée de jeu, c'est une façon de revendiquer une modernité. Truffaut disait qu'on ne peut vraiment se permettre des audaces qu'en début de film.»*

Modernité ? Au sortir de la présentation acclamée de **Dans Paris** à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, les mots Nouvelle Vague étaient sur toutes les lèvres, bien qu'à y regarder de plus près, le film rappelle davantage les petits frères de la Nouvelle Vague (d'Eustache à Skolimovski en passant par le Garrel, père, des débuts), ce «jeune cinéma» des années 60 qui a succédé à la Nouvelle Vague, un cinéma de fils, turbulents, porté par ce sentiment confus et pesant de venir après et de devoir inventer sa propre modernité à partir non plus d'un constat (le monde a changé) mais d'une énergie (celle qu'il faut mettre en place pour sauver les choses). L'héritage Nouvelle Vague, s'il existe, est davantage à rechercher dans la fabrication, dans une tradition où les moyens font office de fins, voire de morale. Et puis, si **Dans Paris** est Nouvelle Vague, il l'est aussi par goût du clin d'oeil : à Demy (la comédie musicale impromptue), Godard (un frère est un frère ?), Truffaut via un Louis Garrel se muant dans quelques scènes en clone du Jean-Pierre Léaud de la série des Doinel. Honoré réfute pour autant l'idée qu'il aurait joué les deux acteurs à contre-emploi. *«Louis est drôle, burlesque, fan de Caubère, du théâtre lyrique. Il est l'un des seuls acteurs de sa génération à sortir du vieux jeu à l'américaine, les imitations de De Niro qui ne font plus rire personne. Romain est quelqu'un que je connais mal en dehors des films, mais je sentais que ce personnage lui permettrait de révéler une vie intérieure que sa filmographie laissait en surface. C'est quelqu'un d'immédiatement mélancolique à partir du moment où tu le ralentis.»*

Intensité. Plein emploi aussi de la langue. Les clin d'oeil du film sont aussi lancés en direction de la littérature (Brautigan, Salinger...). **Dans Paris** est si ostensiblement littéraire, écrit dans une langue résolument non naturaliste, qu'il en est arrivé à inventer son propre équilibre. C'est la vitesse des mots d'un Louis Garrel qui donne l'élan étrange du film, sa séduction. A l'autre bout du fil, la langue de Romain Duris, quand elle se libère, atteint cette intensité des nuits d'ivresse, jusqu'à devenir une langue saoule à l'idée de s'affronter elle-même : *«Dans Paris joue sur une mémoire familiale. Quand on est un intrus, on sait que ça parle différemment selon les familles. C'est la langue qui crée un lien sanguin. A quelle famille appartient-on ? On appartient à une langue.»*

Aller à l'essentiel de la mémoire

Un film élégant et tendre où une famille se retrouve entre errance et désarroi.

Un thème, et la suite de ses modifications. Soit un beau jeune homme, Jonathan (Louis Garrel), personnage et narrateur de ce qui va nous être conté. Il nous apostrophe d'emblée d'un « Il est possible que votre expérience de spectateur dépasse ce que j'ai pu vivre » qui fait écho aux injonctions de Truffaut intimant au cinéma français d'opérer une écriture à la première personne. Aux yeux de Christophe Honoré, il semble que la nécessité de cette injonction reste d'actualité. L'auteur de Dix-sept fois Cécile Cassard et de Ma mère s'emploie donc à circonscrire le territoire d'une famille dont les membres s'attachent à ignorer la tristesse des autres pour mieux la conjurer. Jonathan donc mais également son frère Paul (Romain Duris), revenu le coeur en berne de la campagne où il vient d'enterrer sa vie sentimentale. Paul s'installe chez papa (Mirko-Guy Marchand), dans l'appartement que Jonathan n'a pas encore quitté et que maman (Marie-France Pisier) a de longue date déserté pour les charmes du Grand Nord. Christophe Honoré procède par une construction sophistiquée mais dénuée d'artifices pour prélever les moments signifiants des amours défuntes de Paul et d'Anna (Joana Preiss), en commençant par la fin, comme on le fait en feuilletant les albums photo. Lit à clous où s'endolorit le début de la fin, quai de gare où se banalisent les échanges les plus définitifs, bois jolis des premiers marivaudages, le cinéaste va à l'essentiel de la mémoire.

Tandis que Paul se morfond dans une chambre de jeune homme où ses préoccupations d'adulte le lèstent sans espoir, Jonathan file dans Paris des histoires éphémères avec les jeunes filles qu'il croise. Comme pour maintenir son frère en vie, il multiplie les jeux érotiques sur le tracé virevoltant de l'une de ces déambulations d'enfance qui les conduisaient, chaque Noël, devant les illuminations du Bon Marché. Aujourd'hui, papa achète pour ses fils trop grands un sapin à la démesure de sa maladresse. Il les gave de soupe et de familières ronchonneries, s'endort en clopant, leur inflige dès l'aube les programmes les plus débiles de la RAI, à la manière de qui voudrait faire passer un pied de chiendent pour une racine de chêne. On ne quitte pas ces personnages, souvent filmés au plus près de la peau, des regards et des attitudes corporelles qui en disent long. Ainsi de la dansante désinvolture de Jonathan qui n'a trouvé que le plaisir pour combattre sa terreur que son frère ne l'abandonne, du poids de chagrin que porte Paul, du désarroi amoureux de Mirko lorsque, dans la cuisine, il saisit au vol son ex-femme venue à la rescousse. Baisers volés à des amours en fuite, Christophe Honoré assume ici l'héritage de la nouvelle vague c'est-à-dire qu'il l'intègre et le métamorphose dans un processus de création singulier, jusque dans les images lumineuses d'un Paris qu'aucune sociologie n'aplatit.

Les Echos, 4 octobre 2006 - Annie Coppermann

Deux frères

Un homme est désespéré, son père et son frère tentent de le raccrocher à la vie. Loin du mélo, une comédie alerte et drôle, inventive, poétique. La bonne surprise de l'automne. Une interprétation de charme, avec Romain Duris et Marie-France Pisier. Avec Romain Duris, Louis Garrel, Guy Marchand.

Du grand lit où dorment encore un homme et une femme, un jeune homme s'extraît doucement. Il prend soin, au passage dans le bureau d'à côté, de ne pas réveiller un troisième dormeur, assoupi sur la table, et, arrivé sur sa terrasse, dos à la tour Eiffel mais face à la caméra, il nous « apostrophe ». Nous, les spectateurs. Pour nous dire qu'il n'est pas le héros de cette histoire, mais qu'il s'accorde le droit d'être son narrateur. C'est osé. C'est gagné ! Donc, il ne s'agira pas de lui, Jonathan, mais de son frère, Paul, celui qui dort encore. Paul va très mal. Avec Anna, la femme qu'il aime, ils se

déchiraient, Jonathan nous le raconte, et on les voit : hystériques, irrationnels, passionnels. Ils ont rompu. Et Paul est désespéré. Réfugié chez leur père, Mirko (celui qui dort sur son bureau), il reste prostré sur son lit d'enfant, refuse toute nourriture et vacille parfois dangereusement sur le balcon, au-dessus du vide... Mirko a peur pour lui, et le couve comme un enfant. Jonathan a peur aussi, mais préfère jouer. Par exemple, à parier avec Paul que si lui, Jonathan, parvient, de chez eux (quelque part au-delà du Trocadéro) à rejoindre le Bon Marché en une demi-heure, Paul sera obligé de sortir de sa chambre et de le rejoindre. Il rencontre une fille, puis une autre, une autre encore, car Jonathan est un grand séducteur...

Après deux films assez chichiteux, « Trente-sept fois Cécile Cassard » et « Ma mère », inspiré par Georges Bataille, Christophe Honoré semble ici touché par la grâce. Sur une trame de mélo, il allie loufoque et poésie, entre Truffaut et Godard, filme Paris en amoureux, et réunit une interprétation de grand charme, Louis Garrel, Romain Duris, Guy Marchand, Marie-France Pisier. Résultat : une comédie familiale drôle et grave qui arrache le coeur tout en donnant le sourire. La jolie surprise de l'automne.

La Tribune, 4 octobre 2006

Confusion. Rupture et isolement sont aussi au coeur du très beau film de Christophe Honoré. Autant l'avouer pourtant, durant les vingt premières minutes Dans Paris patine. Une écriture trop littéraire et un montage confus désarçonnent. La suite, brillante, nous pousse pourtant à fermer les yeux sur cette maladresse. À faire comme si le film ne débutait réellement qu'après, une fois que l'on se retrouve, justement, dans Paris.

Pour son troisième long métrage, Christophe Honoré a imaginé Romain Duris et Louis Garrel en frères. Le premier est apathique, en dépression depuis sa rupture amoureuse. Le second, plus jeune, est volage et extravagant. On ne les verra pas souvent ensemble. Pendant que Paul reste enfermé dans sa chambre, Jonathan traverse la capitale. Non que ce dernier se désintéresse de son frère. Au contraire. Il lui a fixé un pari : s'il parvient à se rendre au Bon Marché en moins d'une demi-heure, Paul devra enfin sortir de son hibernation pour le rejoindre. Mais rien ne se passera comme prévu et le trajet, entrecoupé de rencontres loufoques, s'éternisera durant plusieurs heures. On pourrait croire que rien ne se passe, mais par la magie d'une certaine inventivité formelle, avec de nombreux clins d'oeil à la Nouvelle Vague, Honoré empêche son film de s'enliser. Et puis il y a les acteurs. Romain Duris, étonnamment sobre, jouant sur son côté intérieur plutôt que sur son habituelle nervosité. Louis Garrel, qui s'amuse avec la caméra, plein de frivolité enfantine. Et, enfin, Guy Marchand. À l'image du film, il est surprenant, sensible et maladroit. Humain.

Le Figaro, 4 octobre 2006 - Emmanuèle Frois

Christophe Honoré très Nouvelle Vague

IL EST À LA FOIS dans l'originalité et dans la référence, Christophe Honoré. Avec son troisième long-métrage, Dans Paris, «décidé en six mois, tourné en trente et un jour avec 1 million cinq d'euros», il joue avec les codes de la nouvelle vague pour se les approprier et les réinventer. «J'ai adapté mes désirs à mes moyens. Je désirais capter un air du temps, une énergie, une façon de filmer au présent et m'inscrire dans le cinéma français en cultivant sa mémoire.» Oui, il ne s'en cache pas, la nouvelle vague a bercé sa jeunesse passée dans le petit village de Rostrenen dans les Côtes- d'Armor. «J'ai découvert le cinéma à la télé avec les films de Truffaut, de Godard. Je suis issu d'un milieu simple. Mes parents étaient artisans. Il n'y avait pas de rapport à la culture. Quand je suis arrivé à Paris, j'avais 25 ans.» Alors, quand il se met à filmer Louis Garrel courant dans la ville, à bout de souffle, il dit être toujours autant ébloui, «comme un provincial».

Dans Paris met en scène la tristesse. Celle de Paul (Romain Duris) venu se réfugier chez son père

pour couvrir une dépression due à un chagrin d'amour. Celle, plus diffuse de son frère, Jonathan (Louis Garrel), garçon toujours en fuite et, enfin, celle beaucoup plus ancienne de ce père en robe de chambre (Guy Marchand) qui ne sait plus comment aider ses fils. Un homme très maternel, nourricier qui a dû prendre la place de la mère absente (Marie-France Pisier). «Les trois hommes sont tous sentimentaux mais ont beaucoup de mal à exprimer leurs sentiments, précise Christophe Honoré. Il y a de l'autobiographie dans ce film. J'ai trois frères. Et ma famille a vécu un deuil. Comment fait-on avec le chagrin de chacun ? Je crois qu'on se le passe presque comme un relais au fil des années. Mais tout le monde n'est pas à la même vitesse face à la douleur... J'avais 15 ans quand mon père est mort. La peur de l'abandon ne m'a jamais quitté, elle se répercute sur les histoires sentimentales.» Réalisateur autodidacte (17 fois Cécile Cassard, Ma mère), auteur de livres pour enfants, de romans, de scénarios, de pièces de théâtre, il confie être «un jeune cinéaste et un vieil écrivain». En tout cas, il sait aller droit à l'âme de ses héros. «On découvre que Paul ne supporte pas que sa soeur l'ait abandonné en se suicidant. Mais il finit par dire que la tristesse, c'est comme la couleur des yeux, on l'a à la naissance, on ne peut rien y changer.» Christophe Honoré a les yeux de la même couleur. «La tristesse ce n'est pas le désespoir. Elle embarrasse souvent les autres, mais il ne faut pas la combattre. C'est inutile. Elle perdure à travers les générations, presque comme un blason au sein de la famille.» Son prochain film ? «Une comédie musicale pour tenter d'aller vers plus de légèreté.»

Le Figaro, 6 octobre 2006 - Marie-Noëlle Tranchant

Rue des solitudes

Deux frères, Paul (Romain Duris) et Jonathan (Louis Garrel) se retrouvent dans l'appartement parisien de leur père (Guy Marchand), à la veille de Noël. Paul, en pleine crise sentimentale avec Anna (Joana Preiss), va mal. Son père voudrait le voir s'exprimer, mais l'affection bourrue qu'il témoigne à ses fils n'est pas faite pour susciter les confidences. Jonathan, étudiant désinvolte et séducteur nonchalant, toujours dans la fantaisie de l'instant, imaginerait plutôt de le distraire et de le faire bouger. Il lui donne rendez-vous devant les vitrines animées du Bon Marché. Mais Paul ne quitte pas son canapé, et Jonathan rencontre en chemin des tas de filles à déguster. Avec le passage de leur mère (Marie-France Pisier), remariée ailleurs, et le souvenir de leur soeur morte, les femmes ne manquent pas autour de ce trio masculin. Mais c'est la solitude des hommes que Christophe Honoré peint remarquablement, souvent en très gros plan.

Solitude pleine d'amertume du père, solitude désespérée de Paul, solitude légère et surpeuplée de Jonathan. Des solitudes qui n'excluent ni l'amour ni l'humour. On s'enferme dans le silence, on se bouscule, on se heurte, on se raille. Mais sous la pudeur et la maladresse viriles passent de subtils courants de tendresse et de tristesse. Tristesse magnifiquement dite dans une scène où Paul parle de sa soeur Claire, suicidée. Tendresse fraternelle idéalement concentrée dans une scène où Paul et Jonathan retrouvent leur complicité d'enfance, blagueuse et profonde. Tendresse amoureuse merveilleusement exprimée par le duo entre Paul et Anna, chanté au téléphone. Pour ces trois scènes qui sont de purs bijoux cinématographiques (et aussi pour l'impeccable Guy Marchand), il vaut la peine de supporter un début chaotique et maniéré. On trouvera ensuite un beau lyrisme naturel.